



CONSIDÉRATIONS
PHYSIOLOGICO - PATHOLOGIQUES
SUR LES
PRINCIPALES MALADIES
QUI
AFFECTENT LES HOMMES LIVRÉS AUX TRAVAUX
DE L'ESPRIT;

PAR
FRANCISCO ANTONIO ROSAS,
DE SÃO PAULO (BRÉSIL).

THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LA FACULTÉ DE MÉDECINE D'ERLANGEN
LE JUILLET 1844.

ERLANGEN

CHEZ C. H. KUNSTMANN, IMPRIMEUR

CONSIDÉRATIONS
PHYSIOLOGICO - PATHOLOGIQUES
SUR LES
PRINCIPALES MALADIES
QUI
AFFECTENT LES HOMMES LIVRÉS AUX TRAVAUX
DE L'ESPRIT;

PAR
FRANCISCO ANTONIO ROSAS,
DE SAÔ PAULO (BRÉSIL).

THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LA FACULTÉ DE MÉDECINE D'ERLANGEN
LE JUILLET 1844.

ERLANGEN

CHEZ C. H. KUNSTMANN, IMPRIMEUR.

A MEMORIA DE MEU PAY

VERDADEIRA EXPRESSAM DA MAIS VIVA DOR.

A MINHA EXTREMOSA E PRESADA MAY.

Como se nam bastassem as dores e lagrimas, que minha existencia vos custou, veio ainda minha educaçam exigir, que se multiplicassem esforços e fadigas, para que hum dia vosso filho fosse digno de vos e da sociedade, eis portanto cumprido vossos votos, restando-me a gloria de vos poder offerecer a quillo que de direito vos pertence.

De vosso filho obediente

F. A. ROSAS.

A OS MEUS IRMAOS E IRMANS.

DEMONSTRAÇÃO DA MAIS SINCÉRA AMISADA E AMOR FRATERNAL.

A MEU GUNHADO O III^{MO} Sr MANOEL ROIZ DA FONCECA ROSA.

Meu digno e verdadeiro amigo, Finalmente eis finalizada vossa obra. Orphaó de Pay, e entregue unicamente a os vossos dísvellos e cuidados, eu vos vi por espaço de dez annos guiar sempre na carreira do justo e do honesto meus passos, com vossos sabios conselhos. Se portando-vos desta maneira, cumpristeis com um dever de amisade e de parentesco, vosso coração deverá hoje encher-se d'alegria por veres satisfeitos vossos desejos. Eu vos devo a minha educaçã e posiçã social; por conseguinte aquem senã a vós pertenceria com mais direito oprimeiro fructo de minhas fadigas?

Accitai-o pois tal qual elle he em signal do muito que vos devo, e oxalã que eu possa para o futuro provar-vos a minha gradidaó e reconhecimento.

F. A. ROSAS.

Ao Ex^{MO} Sr VISCONDE DE MONT-ALEGRÉ,

Conselheiro d'Estado de S. M. o Imperador, Graó-Cruz da Imperial Ordem do Cruzeiro, Senador do Imperio do Brasil, etc., etc., etc.

Em signal do meu reconhecimento eu vos offereço o meu primeiro trabalho litterario que não tem nada de consideravel senã o praser de vos dedicar. Ha muito tempo que eu desejava poder mostrar vos o quanto em mim tem calado os sentimentos d'estima e amisade com que me heis honrado. Pareceu-me portanto propria a occasiã, dedicando-o à aquelle que sabe dar as cousas um justo preço; por isso nada mais posso esperar de glorioso que a vossa approvaçã.

Vossa Parente e grato amigo,

F. A. ROSAS.

AO PRIMEIRO OPERADOR DO BRASIL

O III^{mo} S^r D^r MANOEL FELICIANO PEREIRA DE CARVALHO,

Cavalheiro da Ordem de Christo, Doutor em Medecina e Cirurgia, Professor de clinica externa e de Anatomia Pathologica, Primeiro medico do Hospital da Mesericordia do Rio de Janeiro, etc., etc.

Seja-me licito ajuntar algumas folhas de louro à brilhante corôa do ornamento da cirurgia Brasileira.

Prova da mais sincera amisade que lhe consagra o seu discipulo e amigo.

F. A. ROSAS.

AO MEU SINCERO E VERDADEIRO AMIGO

O III^{mo} S^r D^r ANASTASIO SIMFRONIO DE ABRÊU.

Sempre vos conheci meu amigo e interessando-vos por mim, tanto no nosso Pays, como na Europa. Companheiro de estudos e de trabalhos, eu sempre vos achei a meu lado como um Irmão prompto à ajudar-me com vossas forças e concelhos.

Dignai-vos portanto, receber o fructo do meu primeiro trabalho, como pequena prova de minha verdadeira amisade.

F. A. ROSAS.

A OS MEUS COLLEGAS E AMIGOS OS

ILL^{mos} JOAO ARNAUD D'ARAÚJO LIMA,
FRANÇISCO HONORATO DE MOURA,
JOSÉ PINHEIRO DA SILVA FREIRE,

Recebei Senrs. esta minha dedicatoria, em signal da minha sincera amisade e reconhecimento.

F. A. ROSAS.

AO PRIMEIRO E CELEBRE OCULISTA

O ILL^{mo} S^r D^r FLORENT CUNIER.

Cirurgião do Instituto Opheltalmico de Bruxellas, Medico Oculista, antigo Medico militar, Redactor dos Annaes do Oculista, Membro das Academias et Sociedades de Medecina de Amsterdam, Anvers, Baden, Berlin, Bordeaux, Bruges, Bruxelles, Dresde, Erlangen, Hambourg, Lisbonne, Londres, Montpellier, Nantes, Nouvelle-Orleans, Paris, Rotterdam, etc., etc., etc.

Signal de reconhecimento e amisade.

F. A. ROSAS.

Faire et présenter une thèse afin d'obtenir le grade de docteur en médecine, voilà le dernier travail de l'étudiant en médecine.

Comme je pouvais choisir la matière, j'ai traité de préférence des maladies qu'on observe chez ceux qui pensent. Personne ne doutera que j'aie eu de grandes difficultés à surmonter, non-

seulement à cause de la gravité de la matière, mais encore en raison de la langue dont je dois me servir. J'ai fait ce que j'ai pu ; aussi je réclame l'indulgence de mes professeurs.

Ne voulant prendre pour guide que les faits et leurs conséquences, j'ai consulté avec soin des Biographies anciennes et modernes, divers Mémoires authentiques, etc., etc.



CAUSES PRÉDISPOSANTES OU GÉNÉRALES.

« On est trop savant quand on l'est aux dépens
« de sa santé ; et à quoi sert la science sans le bon-
« heur ?

TISSOT. — *De la santé des gens de lettres.*

Comme tout se lie dans l'économie, la santé, la maladie et la mort sont trois termes d'une même série générale d'actions qu'expriment les divers modes de l'organisme. Cependant les dispositions particulières de cet organisme présentent chaque série de phénomènes sous des rapports infiniment variés. Ainsi, une constitution donnée détermine tel ou tel mode d'existence dans l'état sain ou malade ; de sorte que, rigoureusement parlant, toute forme morbide dépend de la structure anatomique des parties, ainsi que du mode vital qui les anime. Rentrant plus spécialement dans la question qui nous occupe, que trouvons-nous ici ? — Une organisation délicate, mobile, impressionnable, où le sentiment de la vie est presque toujours exalté, où les sympathies sont rapides, actives et multipliées ; un système cérébral maintenu dans un état

permanent d'éréthisme par des stimulations extra-normales et profondément perturbatrices des appareils de la vie ; enfin une sorte d'intempérie nerveuse, et, comme on l'a remarqué, une diathèse d'irritabilité dont le résultat est d'agiter, d'ébranler à chaque instant l'économie, d'en troubler les fonctions, d'en consumer vite et radicalement les forces.

De plus, il ne faut point perdre de vue : 1° qu'une irritation nerveuse dans une seule partie peut influer à la longue sur le système nerveux en général, le rendre excessivement mobile, de sorte qu'il s'agite sous l'influence du plus faible stimulant ; 2° que, en conséquence des sympathies nerveuses, si nombreuses, si multipliées, l'irritation ne se manifeste pas toujours où est sa cause ; 3° enfin, que plus les nerfs sont irrités, plus ils sont susceptibles d'irritation.

A ces diverses causes il faut toujours ajouter, comme une conséquence inévitable, le défaut ou la diminution progressive de la contractilité ; de sorte que l'individu perd la force de réaction, c'est-à-dire la faculté de repousser puissamment ou de neutraliser l'action nuisible d'un grand nombre d'agents modificateurs.

Enfin, nous trouvons une troisième cause générale et prédisposante d'affections pathologiques chez les hommes ainsi constitués : c'est l'inégale distribution des forces vitales et sensitives. S'il est chez eux des organes dans un état perpétuel d'activité, il en est d'autres condamnés à une sorte d'inertie presque complète. L'action précipitée, insolite de l'innervation, présente donc encore un caractère d'irrégularité qui s'oppose à l'équilibre, au juste balancement des actes vitaux. La portion de puissance nerveuse qui appartient à la digestion, à la nutrition, à la circulation, à la réparation des forces, se reporte en grande partie à l'intelligence, à la méditation, et, par conséquent, au cerveau. Certains organes ont le superflu, tandis que d'autres manquent du nécessaire, si je puis ainsi m'exprimer. Les rapports organiques cessent alors d'avoir lieu, selon l'ordre, l'ensemble et l'accord indispensables pour le maintien de la santé. On ne sait pas assez ce que coûte de tourments une vaste composition littéraire ou scientifique, le long travail, les méditations profondes, l'agitation de l'esprit et la crainte de la critique, et celle de l'indifférence, et le sentiment de sa propre imperfection, et l'enthousiasme du succès, etc., etc. : c'est une crise continuelle.

Il est certain que les causes que je viens d'exposer doivent avoir un haut degré d'influence pour la production d'une foule de maladies. On conçoit, en effet, que, dans un organisme où la prédominance nerveuse est extrême, le rythme vital peu régulier, l'innervation souvent vicieuse dans son énergie, dans sa répartition,

les fonctions continuellement troublées; on conçoit, dis-je, pourquoi il est si rare de voir une santé ferme et stable chez les individus doués d'une éminente sensibilité; pourquoi débiles, souffrants, malades, leur vie est presque toujours courte et continuellement douloureuse. Ce serait un phénomène contraire à toutes les lois naturelles qu'il en fût autrement. S'il est vrai qu'une sensation vive et profonde soit déjà une maladie éphémère, calculez maintenant le nombre, la variété, l'étendue, l'énergie des sensations qui ont lieu à chaque instant, dans ces tempéraments où l'on ne mesure l'existence que par la force, la vivacité des impressions, des excitations intellectuelles et affectives; et dites s'il est possible que de tels corps puissent durer sans désordre et sans bouleversement. Il y a vraiment ici une prédestination organique et matérielle à la souffrance.

Des causes extérieures ou secondaires.

Bien que ces causes ne soient que secondaires, elles ne sont pas moins très-importantes à connaître, soit parce qu'elles augmentent la disposition constitutionnelle dont je viens de parler, soit parce qu'elles modifient profondément la puissance dynamico-vitale (1), soit enfin parce qu'elles déterminent directement la lésion de tel ou tel organe. Il serait inutile de faire la longue énumération de ces causes; il suffira d'exposer les principales.

La vie sédentaire.— Quel est l'artiste, le littérateur, l'homme d'Etat, l'administrateur, etc., qui ne convienne franchement de cette vérité? La plupart d'entre eux sont victimes de leur négligence à cet égard. La multiplicité des affaires, le peu d'ordre dans le travail, l'idée qu'ils n'ont point franchi certaines bornes, et qu'un peu de mouvement suffira, l'espoir secret qu'ils résisteront, les entraînent et les subjuguent, jusqu'à ce qu'enfin la nature les avertisse, par quelque maladie plus ou moins grave, qu'il faut changer leur mode d'existence. L'esprit toujours actif, le corps toujours en repos, est-il un moyen plus certain de produire une foule de maux? Le sang est fait pour circuler, les membres pour s'exercer; vie et mouvement sont presque synonymes. Tycho-Brahé avait fait bâtir dans l'île de Huesn, en Danemarck, une maison et une tour élevée, qu'il appela Uranisbourg. Il y demeura vingt et un ans, ne sortant presque jamais, et travaillant avec une rare assiduité à des obser-

(1) Le dynamomètre a été inventé pour mesurer la force musculaire; plutôt à Dieu qu'on pût aussi indiquer quelques règles sur la dynamique nerveuse!

vations astronomiques. C'est là probablement qu'il contracta cette maladie de vessie dont il mourut, lorsque l'Empereur Rodolphe II, l'ayant invité à sa table, il n'osa jamais se lever pour satisfaire un pressant besoin d'uriner qui le tourmentait. Combien d'exemples analogues ne pourrait-on pas citer ?

Le défaut d'air pur et renouvelé.— Nous vivons de pain et d'air, mais nous vivons de pain à certains intervalles, tandis que nous vivons d'air à chaque instant, à chaque souffle de la respiration. Les principes de vie que nous puisons dans ce dernier cas ont donc besoin d'être constamment renouvelés ; or, quand l'atmosphère est lourde, épaisse, méphitique, toujours la même, il est évident que loin de revivifier le sang par la respiration, on l'altère profondément, et il n'y a pas de source de maladie plus abondante que celle-là. C'est surtout dans les grandes villes que les effets de cette cause sont le plus remarquables. Je sais que les progrès de la civilisation ont diminué ce danger, mais pas autant qu'on le croit généralement, surtout pour les hommes livrés aux travaux de la pensée. Il est encore plus d'un poète chantant les beautés de la nature, les délices de la campagne, et qui ne respire habituellement que l'air malsain de la ville et de l'obscur réduit qu'il habite ; tel artiste vient de peindre l'Aurore ouvrant de *ses doigts de rose les portes de l'Orient*, et qui n'a jamais vu le soleil se lever. Enfin on trouve des savants qui s'occupent de l'air vital, d'expériences sur la pureté, la salubrité de l'atmosphère, et qui passent leur vie dans un laboratoire enfumé ou dans un étroit cabinet. Presque tous cependant se plaignent du mauvais état de leur santé. Si vous leur en faites remarquer la cause, alors viennent les objections, les difficultés sans fin. Le célèbre helléniste Dansse de Villoison travaillait au grec quinze heures par jour : La Harpe lui ayant demandé quels étaient donc ses délassements, il lui répondit que quand il se sentait la tête fatiguée, il se mettait quelque temps à la fenêtre ; et il demeurait rue Saint-Jean-de-Beauvais, une des plus obscures et des plus sales rues de Paris. Rappelons-nous sans cesse qu'un air pur est pour l'homme ce qu'un bon soleil est pour le végétal.

Les veilles prolongées et répétées.— Leibnitz passait quelquefois trois jours et trois nuits consécutives, assis dans le même fauteuil, à résoudre un problème qui l'intéressait. L'abbé de la Caille, fameux astronome, avait inventé une fourche dans laquelle il ajustait sa tête, et passait ainsi les nuits dans l'observation du ciel, sans connaître d'autres ennemis que le sommeil et les nuages, sans soupçonner qu'il fût un plus doux emploi de ces heures silencieuses qui lui révélaient l'harmonie du monde. Il y contracta une inflammation de poitrine qui l'emporta en peu de jours. Girodet n'aimait

pas à travailler pendant le jour. Saisi au milieu de la nuit d'une espèce de fièvre inspiratrice, il se levait, faisait allumer des lustres suspendus dans son atelier, plaçait sur sa tête un énorme chapeau couvert de bougies, et dans ce singulier costume, il peignait des heures entières. De plus il était d'une constitution très-débile, très-chétive, et d'une santé délabrée. Sur la fin de sa vie, assez courte, son génie ne semblait lié qu'à un cadavre. Les cruelles insomnies qui tourmentent les personnes, usent en effet l'existence avec une inconcevable rapidité; le moyen qu'il en soit autrement? D'une part, les veilles privent le corps de repos, surexcitent l'action cérébrale, augmentent l'énorme dépense du principe nerveux qui se fait dans le travail de la pensée, maintiennent une congestion sanguine dans la tête; de l'autre, elles empêchent la réparation des pertes faites, ou du moins s'opposent à ce que cette réparation soit complète. L'excitabilité du cerveau est tellement prononcée dans ce cas, que bien souvent le penseur fatigué, accablé, laisse là son travail pour se livrer au sommeil. Mais celui-ci fuit sa paupière: la surexcitation ne s'arrête pas, et le calme ne vient point. Cette tension cérébrale, tant désirée pour produire et combiner des idées, continue malgré les efforts qu'on fait pour la diminuer. Ce n'est qu'à la longue qu'un sommeil inquiet, troublé, répare imparfaitement des forces destinées à être consumées de nouveau. Les nuits passées abrègent les jours, dit Bacon; cette vérité est aussi démontrée qu'une proposition de géométrie. Que la nature nous fait payer cher le mépris de ses lois et de ses leçons!

Les positions dans le travail. — Etre longtemps assis, courbé sur un bureau, souvent la tête en feu et les pieds glacés; se lever, se rasseoir, se frapper le front par intervalles, quitter sa plume, la reprendre, la ronger; tantôt donner aux traits de la figure tout leur épanouissement, tantôt les contracter brusquement, s'animer, se calmer, s'agiter de nouveau automatiquement, telle est en général la situation d'un homme qui médite profondément et veut exprimer sa pensée. Ces mouvements en eux-mêmes n'entraînent pas de grands inconvénients, à l'exception de la courbure prolongée du tronc, surtout si on est myope. Une semblable position gêne singulièrement la circulation, favorise les stases du sang abdominal, comprime le foie, l'estomac, et nuit aux fonctions de ces organes. J'assure que cette cause de maladie, quoique une des moins remarquées, est très-active, car elle agit sans relâche et presque à l'insu de l'individu. Son action influe même sur la stature. Joseph Scaliger remarque que Juste Lipse et Casaubon étaient tout courbés de l'étude. Les tables à la Tronchin combattent avec avantage la cause dont il s'agit, mais il est difficile d'écrire longtemps debout. On voit

des penseurs qui travaillent dans leur lit, position commode pour méditer et non pour écrire.

Il arrive parfois qu'une position fâcheuse est commandée par le travail. Michel-Ange, après avoir peint les plafonds de la chapelle Sixtine, éprouva un accident singulier. Il ne pouvait presque plus rien voir en regardant en bas; s'il voulait lire une lettre, il était obligé de la tenir élevée. Cette incommodité dura, dit-on, plusieurs mois.

La rétention des urines et des matières fécales. — Quand la tête est fortement occupée, les autres organes ont beau solliciter le cerveau, le prévenir de leur état, l'avertir de leurs besoins, le moi n'y répond plus, la sensation est nulle ou émoussée. Quelquefois cette sensation est si vive par instants, qu'elle rappelle forcément l'attention sur l'organe en souffrance, mais inutilement. Le travail est commencé, les idées abondent, la plume ou le pinceau courent légèrement sur le papier ou sur la toile, alors on remet à un autre moment le boire et le manger, les déjections alvines, etc. Qu'arrive-t-il? des langueurs d'estomac, des congestions pulmonaires, des catarrhes et des calculs de la vessie, des constipations opiniâtres, désespoir des gens de lettres, des magistrats, etc., etc., en un mot, une foule de maladies d'après la constitution individuelle.

On assure que le chevalier Marin éprouva, sans y faire attention, une forte brûlure à une jambe pendant qu'il s'attachait à composer quelques stances de son poème l'Adone. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette anecdote, toujours est-il que, dans la profonde méditation, les besoins naturels ne sont pas toujours satisfaits aussi promptement que la nature l'exige. Cet effet répété altère à la longue les organes, et conduit insensiblement à d'incurables maladies.

Des erreurs de régime. — C'est pitié d'observer le régime que suivent beaucoup d'artistes, de gens de lettres, de savants, surtout quand leur réputation est à faire. Mais la célébrité de leur nom a-t-elle contraint la fortune à sourire, ils passent avec une incroyable rapidité du nécessaire au superflu; autre excès. Partout accueillis, fêtés, désirés, bientôt victimes des grands repas et des mets apprêtés, leur estomac ne peut résister à l'activité qu'on exige de lui. Ainsi, les privations et les indigestions font tour à tour le supplice de ces hommes qui connaissent rarement ce qu'on appelle l'économie du bonheur. « Malgré ma modération, disait en riant un homme de lettres, il m'en a coûté quatre fièvres bilieuses pour opérer ce changement. » Tous n'éprouvent pas ces accidents, je le sais; mais on avouera que, dans leur jeunesse sur-

tout, la fougue de leur imagination domine le plus grand nombre. Ajoutons encore à ces motifs que ce qui est modération chez un homme du monde devient excès chez l'artiste, chez le poète, dont la sensibilité organique extrême demande à être singulièrement ménagée. Au reste, la sobriété est devenue aujourd'hui assez générale parmi nos littérateurs, quoique la gastronomie y soit encore en grand honneur; enfin, la mode est venue au secours de la médecine. Il n'y a que l'excès du café sur lequel on n'a pu transiger. Pour me tenir éveillé, dit Charles Pougens, je prenais jusqu'à dix tasses de café par jour, et je jetais une forte pincée de sel dans la dernière, afin de lui donner plus d'activité. Qu'en résultait-il? une horrible maladie qui frappa à jamais de *cécité* l'auteur aimable dont il s'agit. Beaucoup de personnes agissent encore comme Frédéric II. Quelqu'un fit remarquer à ce prince que l'abus du café altérait sa santé: « Je le sais, dit-il, et j'ai fait une grande réforme dans ce genre; je n'en bois plus que quatre ou cinq tasses le matin et une cafetière dans l'après-dîner. »

En toutes choses il faut considérer la fin. Le czar Pierre 1^{er} périt d'une inflammation du col de la vessie, soit à cause de son intempérance, soit parce qu'il négligea les soins méthodiques qu'exigeait cette maladie. Après la ponction de la vessie que lui fit Horne, chirurgien anglais, opération qui eut un plein succès, ce prince s'exposa à un froid humide; la maladie reprit aussitôt un degré d'activité qui ne tarda pas à devenir mortel.

La solitude. — Le père Morin, docte médecin, dont Fontenelle a fait l'éloge, répétait sans cesse: « Ceux qui viennent me voir me font honneur, ceux qui ne viennent pas me font plaisir. » Combien d'hommes studieux, appliqués, poursuivant une vérité, une découverte qu'ils ont entrevue, avec l'attention profonde qu'elle exige, n'adoptent pas cette maxime! Cette convergence perpétuelle des mouvements vers la tête, cette activité non interrompue de l'encéphale, cette force de pensées, cette série d'idées, de raisonnements, d'inductions, qui tiennent le cerveau dans une constante érection, fatiguent outre mesure les ressorts de l'organisme. Imoler la chair à l'esprit est bon pour parvenir à la célébrité, mais jamais à la santé. Les impressions extérieures ou distractions préviennent au contraire les fâcheux effets d'une solitude trop prolongée, elles interrompent ces fatales concentrations, distribuent les forces d'une manière égale, les appellent à la périphérie, et donnent à la circulation un mouvement uniforme. Quelques hommes célèbres, soit par raison, soit par expérience, ont mis ce principe en pratique. On sait que le cardinal de Richelieu fut trouvé en chemise, battant la muraille avec ses pieds. Bayle ne

courait-il pas, avec la simplicité d'un enfant, voir des sauteurs et des baladins de place?

Les habitudes bizarres.—Il ne sera question ici que de celles qui influent sur la santé. C'est une grande et salutaire vérité qu'il faut de la modération en tout, même dans le bien. Des excès d'application à l'étude, outre les causes déjà mentionnées, produisent encore quelquefois des habitudes fatales au bien-être et à la santé. Claude Bourdelin, médecin célèbre, se laissait emporter aux charmes de l'étude, et voulant consacrer une partie de ses nuits à travailler, il se gorgeait de café pendant le jour, puis il prenait de l'opium quand il voulait retrouver le sommeil. Est-il une constitution capable de résister à un régime aussi étrange? L'historien Mézerai avait pour habitude de ne travailler qu'à la chandelle, même en plein jour; il ne manquait jamais de reconduire jusqu'à la porte de la rue, avec le flambeau à la main, ceux qui venaient lui rendre visite. Grétry, pour s'animer dans la composition, jeûnait avec excès, prenait du café, s'échauffait jour et nuit à son piano, jusqu'à cracher le sang avec une abondance effrayante; alors il se reposait et tâchait d'arrêter l'hémorrhagie. Cardan se causait des douleurs et de courtes maladies pour mieux goûter ensuite le plaisir que donne la santé. Bernardin de Saint-Pierre nous apprend que Rousseau herborisait dans la campagne, le chapeau sous le bras, en plein soleil; il prétendait que l'action du soleil lui faisait du bien. Il en est qui usent du tabac, soit en poudre, soit à fumer, avec une dangereuse prodigalité. On en a vu se plonger les pieds dans un bain froid, afin de déterminer un raptus de sang à la tête, capable d'activer la puissance intellectuelle, etc. De pareils faits sont innombrables, et je n'ai voulu citer que quelques exemples.

Pour bien comprendre l'extrême activité des diverses causes de maladies dont je viens de parler, il faut bien se rappeler qu'elles agissent sur des hommes dont le goût pour les travaux de la pensée s'est transformé en passion, en avidité de se satisfaire à tout prix. Soit pour le plaisir seul de l'étude, plaisir si attrayant par lui-même, soit pour se faire un nom, soit enfin pour adoucir leur sort, bien que la fortune n'ait que leurs plus faibles et derniers vœux, il n'est point d'efforts, ni de travaux, ni de privations, ni de dangers, ni de douleurs, ni de maladies, ni de souffrances, auxquels ces hommes ne consentent; la mort même qui s'avance n'a pas toujours le privilège de modérer ce goût effréné pour les voluptés de la science. « Si le Tout-Puissant, disait Lessing, tenait dans une main la vérité, et dans l'autre la recherche de la vérité, c'est la recherche que je lui demanderais par préférence; » tant est grand chez certains hommes le besoin d'examiner, de connaî-

tre, d'approfondir, de méditer, espèce de soif intellectuelle qui veut épuiser l'océan de la science, et qui le tarirait sans être apaisée. Combien de chimistes, de physiciens, de mathématiciens, de naturalistes; se sont exposés pour voir et observer par eux-mêmes! Une inscription, un mot à connaître, un site à déterminer, un pays à étudier, tels sont les motifs de longs et périlleux voyages. Vaillant, célèbre numismate, voyant son vaisseau sur le point d'être pris par un corsaire, risqua sa vie pour l'honneur de l'archéologie; il avala d'énormes médailles, qu'il ne rendit qu'après de vives douleurs. Haüy, célèbre minéralogiste, était détenu, comme prêtre, dans une des prisons de Paris, pendant la terreur. On obtint un ordre d'élargissement; mais comme on arriva un peu tard, et que notre savant était occupé, il ne voulut partir que le lendemain; et le jour suivant fut le 2 septembre! Le peintre Vernet se faisait attacher à un mât pour mieux contempler le magnifique spectacle d'un orage sur l'Océant. Combien ne sacrifient pas leur vie à leur curiosité! Le goût, devenu passion, explique ce phénomène d'une puissante volonté. Le langage, les mœurs, les habitudes, sont même modifiés par ce violent désir, par cette sainte ardeur d'acquiescer et de connaître.

Peut-être fera-t-on l'objection que ces érudits sont aujourd'hui bien rares; que poètes, artistes, médecins, etc., ont changé de mœurs; que beaucoup ont déserté le cabinet pour la presse, pour le forum ou la tribune. Or, ce forum, cette tribune ne sont-ils pas une cause de plus de maladie? Croit-on que le mouvement des affaires publiques auxquelles ils prennent part, que le fracas des partis, que le choc des opinions contraires, que les chances diverses du pays, ne réagissent pas avec force sur des imaginations, sur des tempéraments aussi excitables? Et ces passions populaires qui retentissent au loin, et ces émotions de chaque instant de l'homme d'Etat, et ces vives inquiétudes sur ses vues et ses projets, et cette tribune qui étourdit, ne pensez-vous pas qu'il y ait ici de puissantes causes de maladies? L'influence morbide de ces agitations est telle, qu'un homme capable de supporter de longs travaux dans le silence du cabinet succombera peut-être dès les premières années de sa carrière politique. Combien de santés ont été abattues, brisées sur la brèche parlementaire! La vie publique hâte la combustion vitale de quiconque s'expose à en courir les chances et à en braver les orages.

Avouons pourtant que cette cause et celles précédemment énumérées agissent avec une intensité toujours relative à l'individu. Il est des hommes qui ont le privilège de supporter avec impunité les plus longs, les plus rudes travaux de l'esprit.

Théodore de Bèze mourut âgé de quatre-vingt-six ans, et sa santé fut si parfaite, qu'il assure n'avoir jamais su ce que c'était qu'un mal de tête. Presque toujours ces travaux usent les organes de l'homme de lettres, du poète, de l'orateur, etc. ; de manière que dans ses ouvrages, il n'y a pas un chapitre, pas une période, pas un vers où il n'ait mis une portion de sa vie.

Il est encore à remarquer que si le succès répond aux travaux et aux espérances, les forces de l'économie se maintiennent mieux en équilibre, toutes choses étant égales d'ailleurs. La plupart des hommes célèbres qui ont fourni une longue carrière ont été applaudis et vénérés par leurs contemporains. On dirait que l'illustration est en quelque sorte une garantie de la santé. Le baume du succès guérit bien des blessures de l'âme, et le corps en acquiert d'autant plus d'énergie. Mais qui pourrait compter et connaître toutes les angoisses d'un auteur obscur, négligé, pauvre failli de la gloire, malgré ses efforts pour en obtenir quelques rayons vivifiants ? Une plaie d'amour-propre, arrosée d'amertume et de raillerie, est une plaie mortelle, ou du moins d'aussi cuisantes douleurs n'ont jamais lieu sans affaiblir les ressorts de la vie. Ajoutons qu'un auteur, un artiste médiocre, devient presque toujours envieux ; et voilà le comble de ses misères. L'envie, ce principe délétère, est une cause de maladie d'autant plus active qu'elle agit sans relâche et secrètement.

Des organes spécialement affectés par les travaux excessifs de l'esprit.

S'il est un fait positif en pathologie, c'est que toutes les causes capables de produire l'irritation et l'inflammation commencent par exciter et augmenter la sensibilité. La propagation synergique de l'irritation nerveuse est par cela même singulièrement remarquable dans la constitution, objet de nos études. C'est donc sur le système nerveux en général, et primitivement, qu'agissent toutes les causes de maladie. Or, quand ce système a acquis une prédominance exclusive et contre nature, que l'économie est pour ainsi dire saturée d'irritabilité, il est évident que tous les organes où il se distribue doivent être dans un état d'imminence morbide et très-disposés à toutes les affections pathologiques. C'est précisément ce qui arrive chez beaucoup d'artistes, de gens de lettres, d'hommes d'État, etc., livrés aux tyranniques préoccupations de l'esprit. Cependant il y a des organes qui semblent plus exposés à l'action de ces causes, et sur lesquels il convient de fixer l'attention.

Plaçons au premier rang le cerveau et ses dépendances. L'incontestable suprématie de cet appareil est la même dans toutes les

modifications qu'éprouve l'économie ; c'est toujours le premier pouvoir de l'association organique. Mais ici cette supériorité, et les dangers qu'elle entraîne , sont augmentés par l'excessive activité à laquelle l'encéphale est soumis. Certainement, c'est dans le cerveau et dans ses actes qu'il faut chercher la source du bonheur, l'instrument des ineffables plaisirs, des inconcevables délices des hommes qui ne vivent que par la pensée ; malheureusement, c'est aussi là que se trouve le véritable *atrium mortis*, l'origine des maux auxquels ils sont exposés. Qu'on veuille bien se rappeler la haute importance des fonctions du cerveau, l'étendue de ses relations, l'énergie, la diversité de ses rapports sympathiques, et l'on ne s'étonnera plus du nombre, de la variété, de la gravité des maladies qu'entraîne son extrême et persévérante excitation. L'intégrité de ses fonctions fait la base de la santé ; hors de là, tout est désordre. Il faut encore remarquer qu'il existe une foule de nuances dans les altérations de l'encéphale, nuances souvent inappréciables, car nous ne jugeons et ne reconnaissons que les extrêmes. On comprend facilement que la méditation assidue, la contention de l'esprit, qui tendent les ressorts de la pensée, qui absorbent la vie, qui la dévorent par fractions, tenant sans cesse les forces cérébrales dans un état de surexcitation, finissent par déterminer un molimen inflammatoire, ou bien un affaiblissement général, causes de graves altérations. Mais ces altérations sont tantôt lentes, tantôt rapides ; c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les irritations latentes, les inflammations sourdes, les congestions partielles, les ramollissements de plusieurs points de la substance cérébrale, ne se manifestent souvent que par des symptômes équivoques, douteux, d'un excitement morbide ; lorsque le mal fait des progrès, les accidents indiquent évidemment la cause, mais il n'est plus temps d'y remédier. Les circonstances du tempérament, de l'âge, etc., influent d'une manière évidente sur les altérations cérébrales. Les jeunes gens sont plus exposés aux inflammations des méninges ; les vieillards, chez qui la pléthore veineuse domine, éprouvent souvent des lésions organiques, des congestions, des ruptures des vaisseaux de cet appareil, des ramollissements, etc. Toutefois, chez tous, les affections pathologiques du cerveau sont toujours éminemment graves, je le répète, en raison des stimulations vives et continuelles éprouvées par ce viscère. Ajoutons que la sensibilité morale acquiert ici, comme l'appareil physique, un surcroît d'activité. S'il est vrai que chez l'homme civilisé l'imagination centuple les causes et les résultats des maladies, quel effet cette imagination ne doit-elle pas produire chez les hommes qui concentrent leur existence dans l'exercice des facultés intellectuelles ! Aussi voit-on alors les

accidents les plus graves déterminés par des causes assez légères. Le poète Santeuil faillit perdre la raison pour avoir trouvé une épithète qu'il cherchait depuis longtemps. Un tableau de Raphaël produisit un tel saisissement d'admiration sur le peintre Francia, qu'il s'évanouit et mourut.

Un des effets principaux de la tension continuelle du cerveau est d'affaiblir tous les organes plus ou moins immédiatement placés sous sa dépendance, en les privant d'une partie de l'influx nerveux nécessaire à leur action ; de là une foule de maladies plus ou moins graves, plus ou moins variées. Fernel, cet illustre médecin de Catherine de Médicis, avait donc raison de dire ; *A capite fluit omne malum.*

L'organe le plus exposé peut-être à cette privation est l'estomac : aussi l'affaiblissement du système digestif semble-t-il particulier aux hommes illustres. De nos jours, on a même été jusqu'à prétendre évaluer le génie d'après l'état de l'estomac. Tout en avouant l'exagération de cette assertion, il faut convenir avec Tissot, « que l'homme qui pense le plus est celui qui digère le plus mal, et que celui qui pense le moins est celui qui digère le mieux. » La pratique journalière de la médecine et l'histoire des hommes célèbres fournissent des preuves surabondantes de ce que je viens de dire. Mais pourquoi, chez les profonds penseurs, l'estomac est-il toujours délicat ? On attribue cet effet à la vie sédentaire ; cela peut être, mais jusqu'à un certain point.

Napoléon, dont l'activité a toujours surpris ses contemporains, avait au contraire un estomac susceptible et irritable. Je l'ai dit précédemment : quand la sensibilité prédomine, la contractibilité diminue ; et c'est ce qui a lieu surtout pour l'appareil digestif, dont la force tonique et contractile n'est pas toujours en rapport avec la sensibilité. Il résulte de là que la faiblesse d'estomac, dont il est question ici, s'accompagne toujours d'irritation nerveuse de cet organe. On peut ajouter encore que l'excitation continuelle du cerveau a une influence directe et immédiate sur l'estomac. Cela est si vrai, qu'une forte contention de l'esprit, une nouvelle subite, agréable ou fâcheuse, trouble aussitôt la digestion, suspend l'appétit, frappe l'appareil digestif d'un état de langueur presque pathologique ; et comme tout s'enchaîne dans l'économie, cet état de l'estomac étant prolongé, influe à son tour sur les autres organes. Quand l'acte de la digestion est embarrassé, retardé ; quand la chylification est longue, incomplète ou nulle, il est dès lors évident que cette *caco-chylie*, ou mauvaise élaboration du chyle, n'introduira dans l'économie qu'un sang appauvri, et que la nutrition en sera essentiellement altérée. Le corps devient alors de

plus en plus faible, les chairs sont sans vie, les tissus sans consistance, mais la sensibilité augmente en proportion, l'irritabilité nerveuse se prononce davantage; les hommes ainsi prédisposés sont toujours névropatiques. Mais faites que les digestions soient meilleures, les nutritions parfaites, le sang devient pur et riche; bientôt le corps se fortifie, la sensibilité physique et morale reste dans des limites régulières. On le voit, la sphère d'activité de l'estomac est très-étendue, indépendamment de ses rapports avec les plexus nerveux qui l'entourent, ce qui fait de l'épigastre un des plus grands points de réunion des influences vitales.

Après l'estomac, je note le foie comme un des organes le plus souvent lésés chez les individus qui se livrent aux travaux de la pensée, surtout à un certain âge. La pléthore veineuse abdominale prédominante, la structure compliquée de l'organe biliaire, ses intimes rapports avec l'estomac, ses sympathies avec le système nerveux ganglionnaire, et peut-être avec le cerveau, expliquent facilement la fréquence des lésions de ce viscère, ses engorgements, ses tuméfactions, ses inflammations tantôt lentes, tantôt si rapides et dangereuses. Racine mourut d'un abcès au foie, qu'on méconnut, et que lui-même avait négligé; l'ouverture de cet abcès fut faite trop tard, et ce grand poète mourut trois jours après, le 21 avril 1699. Ceci prouve, pour le dire en passant, que les faveurs de la nature, comme celles de la fortune, ont leur balance de dangers et de tribulations. Remarquons encore que l'organe étant lésé, la bile cesse également d'être dans les conditions normales de sa composition. Tantôt épais, tantôt abondant, ce fluide, si essentiel à l'élaboration du chyle, est aussi altéré dans sa nature; de là des digestions laborieuses, une irritation permanente de l'estomac et des intestins. Cette irritation se propage bientôt au système nerveux viscéral, pour se réfléchir ensuite sur le cerveau. Les effets moraux de cette disposition organique ont été observés par les anciens, comme j'en ai fait la remarque. De tout temps on a vu qu'une bile âcre et une excessive irritabilité nerveuse sont deux phénomènes inséparables. Cette sécrétion de fiel se lie presque toujours à un caractère ardent, difficile, etc., etc.

L'embarras circulatoire abdominal produit souvent les hémorrhoides, ce fléau des individus sédentaires et constipés. Les hémorrhoides continuelles dénotent toujours une altération du foie.

L'appareil urinaire est, après le foie, celui dont les lésions sont les plus fréquentes chez les gens de lettres, les hommes d'Etat, etc.

Le sens de l'*ouïe* s'émousse assez promptement chez beaucoup de penseurs. Fontenelle, Lesage, Beethoven, etc., en sont des exemples; il y en a aussi d'opposés. Le médecin Albinus, frère du

célèbre anatomiste de ce nom, fut atteint et mourut d'une maladie singulière. Le sens de l'ouïe était devenu chez lui tellement sensible, délicat et impressionnable, que le bruit le plus léger et éloigné lui devenait odieux, insupportable. Cet état d'hypersthénie auditive produisit une espèce de marasme auquel il succomba à l'âge de cinquante-six ans. Enfin, je mets les *yeux* au nombre des organes qui s'usent et se fatiguent le plus promptement dans les contentions de l'esprit. Et je rappellerai seulement que les quatre plus grands écrivains du XVIII^e siècle, Voltaire, Buffon, Rousseau et Montesquieu, eurent d'assez mauvais yeux, mais notamment le dernier, qui mourut aveugle après avoir beaucoup souffert.

DES PRINCIPALES MALADIES DES GENS DE LETTRES, ARTISTES,
SAVANTS, ETC., ETC.

Non vivere, sed valere, vita est. — MARTIAL.

L'homme, et surtout l'homme civilisé, est de tous les animaux le plus sujet aux maladies. Que sera-ce donc des individus qui ont en eux le principe moteur et progressif de la civilisation? Tout ce qui pèse sur l'homme social réagit sur sa constitution physique, sur son moral, avec une activité presque toujours préjudiciable à son bien-être; tout se réunit ici pour devenir cause incessante de maladie. Organisation délicate ou rendue telle par le travail, sensibilité extrême, exaltation habituelle de cette même sensibilité, imagination tendue, forces du cerveau continuellement en action, négligence et oubli des soins propres à conserver la santé; que de causes pour détruire les ressorts de l'économie, pour en miner les forces, pour rendre le corps languissant, maladif, exposé aux atteintes des agents morbifères, pour faire de la vie une fièvre, une angoisse, une lutte perpétuelle! Toutes les maladies de l'espèce humaine peuvent donc se manifester chez les hommes dont les travaux de l'intelligence sont extrêmes. Posons cette vérité comme incontestable; en voici la raison: c'est que les éléments formateurs de leur constitution, de leur existence, de leurs penchants, sont aussi le principe d'une foule de maladies, l'irritabilité étant la vraie disposition aux phlegmasies, ainsi qu'aux affections nerveuses. Cependant, comme chaque tempérament a une tendance spéciale vers un ordre particulier de maladies, on remarque également chez les hommes studieux, méditatifs, que certaines affections pathologiques y sont plus fréquentes que d'autres.

Examinons donc maintenant les effets morbides de la contention permanente de l'esprit, sans nous flatter pourtant de parcourir entièrement le cercle douloureux de tant de misères. En suivant à peu près l'ordre des organes, nous trouvons en première ligne :

Les affections du cerveau.—Leurs nuances, selon les observations de divers auteurs, sont infinies et variées. Tantôt les accidents deviennent rapides, comme dans les inflammations ou fièvres cérébrales; tantôt l'influence stupéfiante d'études opiniâtres ne détermine qu'à la longue de graves accidents. L'apoplexie elle-même, qui tue un si grand nombre de penseurs, présente ces divers modes. Avant que la victime soit foudroyée, combien de fois le cerveau a-t-il été excité, tendu, violenté! Que de fois des *raptus* de sang à la tête, de chaleur au visage, des douleurs sourdes, des pesanteurs au front, des battements artériels redoublés aux tempes, un sommeil inquiet, n'ont-ils pas clairement indiqué une réplétion sanguine, une stimulation cérébrale au-dessus du degré normal! « Je mourrai d'abord par le haut, » répétait Swift, qui en effet fut atteint d'une sorte d'aliénation mentale. La Bruyère mourut d'apoplexie, à l'âge de cinquante-deux ans, le 10 mai 1696 (1). L'habitude, l'ardeur du travail, ce bruit de célébrité qui retentit toujours dans l'imagination, entraînent le penseur au-delà des bornes fixées par la raison. Le 18 juillet 1374, on trouva Pétrarque mort d'apoplexie, dans sa bibliothèque, la tête renversée sur un livre. Guillaume, ex-roi de Hollande, B. P. de Vasconcellos et D. A. Teija, sénateurs au Brésil, Copernic, Malphigi, Leclerc du Tremblay, connu dans l'histoire sous le nom de P. Joseph, Richardson, Linné, Marmontel, Rousseau, Cabanis, Corvisart, Walter-Scott, et beaucoup d'autres hommes célèbres, ont été frappés d'apoplexie. Une petite atteinte même de cette maladie peut s'appeler, selon Ménage, *un brevet de retenue de mort*. Napoléon, qui craignait l'apoplexie, demanda un jour à Corvisart, son premier médecin, quelques idées positives sur cette maladie. « Sire, lui dit le médecin, l'apoplexie est toujours dangereuse, mais elle a des symptômes avant-coureurs. Il est bien rare que la nature frappe sans avertir d'avance. Une première attaque, presque toujours légère, est une sommation sans frais; une seconde, beaucoup plus forte, est une sommation avec frais; mais une troisième est une prise de corps. » Corvisart lui-même donna une cruelle preuve de la vérité de son assertion.

(1) Quatre jours auparavant, il était à Paris, dans une compagnie de gens qui l'ont conté, où tout à coup il s'aperçut qu'il devenait sourd, mais absolument sourd. Point de douleur. Il s'en retourna à Versailles, où il avait son logement à l'hôtel de Condé, et une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta.

On pourrait expliquer de la manière suivante l'action graduelle des causes de cette maladie.

Les excitations permanentes du cerveau augmentent d'abord son énergie, son activité, sa vie.

Cet excès d'action, répété, détermine chaque fois un afflux de sang dans l'organe; les stimulations deviennent alors congestionnelles.

Dans les commencements, ces congestions se dissipent plus ou moins complètement, le cerveau se libère, l'équilibre se rétablit.

Plus tard, les dilatations forcées des vaisseaux deviennent telles, que les congestions sanguines ne se dissipent qu'imparfaitement; de là des accidents, mais peu graves.

Plus tard encore, quand l'âge arrive, le système veineux augmente d'ampleur, les veines cérébrales tendent à devenir variqueuses, tandis que les artères diminuent de diamètre; les congestions sont alors permanentes.

Cet état d'engorgement augmente rapidement s'il y a une affection anévrysmatique au cœur.

De cet ensemble résultent les assoupissements, la stupeur, les ramollissements du cerveau, les trembléments, la paralysie, enfin l'apoplexie à tous ses degrés, etc.

Il arrive parfois, immédiatement après des méditations et des veilles prolongées, que le cerveau éprouve une suspension totale d'action. La torpeur douloureuse de l'appareil nerveux, qui en est la suite, rend incapable de lier deux idées; la pensée cesse de se manifester. Boerhaave dit avoir éprouvé cet état de stupeur après avoir veillé plusieurs nuits de suite dans son cabinet. On conçoit qu'une aussi profonde hébétéation du système sensitif, étant répétée, doit être une des causes les plus destructives de la santé. De là résulte, en effet, une foule d'affections nerveuses qu'on ne peut ni décrire, ni classer, ni guérir.

Mais si l'action vitale est extrême dans l'encéphale, tout languit dans l'appareil digestif. La circulation sanguine abdominale, très-peu active par elle-même, notamment dans les ramifications de la veine porte, si bien nommée *porta malorum*, devient de plus en plus pénible. L'afflux de sang artériel vers les parties supérieures, la vie sédentaire, la flexion habituelle du tronc chez beaucoup de savants, de gens de lettres, contribuent encore à augmenter cette disposition. Pendant ce temps, l'estomac perd de sa force contractile, une sensibilité importune, fatigante, s'y manifeste, et la fonction digestive s'altère de plus en plus.

Aussi, quand on devient forcément attentif à ses digestions, que l'estomac est délicat, scrupuleux, exigeant certains aliments, que l'appétit est irrégulier, qu'il y a des flatuosités, des rapports aigres,

un sentiment de chaleur âcre à la gorge, de gonflement et de pesanteur à l'épigastre pendant l'acte digestif, redoublez de précautions. Il est certain qu'alors le tube alimentaire ourdit une maladie grave, qui tôt ou tard fera explosion. L'inflammation à tous ses degrés, du foie et de l'estomac; l'ictère ou jaunisse, la gastralgie, les perforations spontanées, les coliques nerveuses ou hépatiques, les vomissements fréquents, le squirrhe au pylore, les affections cancéreuses, etc., sont les conséquences du principe morbifique dont nous venons de parler. En faisant ici la même remarque que pour le cerveau, nous trouvons que les maladies légères de l'appareil digestif, comme l'inappétence, les digestions pénibles, les flatuosités incommodes, sont des nuances d'altération organique et fonctionnelle qui conduisent souvent à des lésions que l'art ne peut plus combattre dans la suite.

Quoique la constipation ne soit pas précisément une maladie, elle est si fréquente chez les savants ou les artistes, elle est la cause secrète ou patente de tant de maladies, qu'il faut bien la regarder elle-même comme une maladie. Deux causes la produisent : l'ardeur, la sécheresse naturelle du canal intestinal, ou bien la faiblesse, l'atonie complète de ce même canal. Cette dernière cause se remarque souvent chez les vieillards. Il serait superflu d'énumérer tous les accidents produits par d'opiniâtres constipations. Nous citerons seulement les principaux, comme l'inflammation du canal intestinal, les dégénérescences de tissu, les hémorrhoides, les fissures et fistules à l'anus, etc. Remarquons en outre que la portion libre du canal, sympathiquement irritée par la portion remplie de matières fécales, donne lieu à un commencement de trouble dans l'organisme. Ajoutons qu'il y a toujours absorption d'une portion des derniers produits de la digestion; or, on conçoit ce qui doit arriver du séjour continuel de matières excrémentitielles formées des débris et du résidu de nos parties, mêlées avec le sang, parcourant avec lui le cercle circulatoire, et s'assimilant en même temps avec nos organes.

Notons encore que les personnes très-constipées éprouvent aussi par irritation intestinale de fréquentes diarrhées; et rien ne fatigue davantage que ces alternatives de constipation et de diarrhée, rien n'épuise plus vite les forces, surtout quand l'estomac digère mal les substances soumises à son action.

Les calculs des reins et de la vessie. — C'est une observation déjà faite que cette maladie semble le triste apanage de beaucoup de savants. En effet, dans une certaine période d'années, on trouvera comparativement que cette maladie prédomine chez les penseurs. Elle a fait le supplice de Luther, qui fut opéré le 27 février 1537;

du grand Bossuet, etc. Après la mort de Buffon, on trouva cinquante-sept calculs dans sa vessie, de la grosseur d'une olive. Les parois de la vessie se trouvèrent très-épaisses. Ce grand naturaliste supporta jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans l'excessive douleur occasionnée par la présence de ces corps étrangers.

Dans son excellent *Traité de l'affection calculieuse*, etc. (Paris, 1838), le docteur Civiale présente un curieux *tableau des personnages calculieux ou graveleux*, en remontant à une époque peu éloignée. Ce tableau ne comprend pas moins de cent quarante-huit noms, dont voici les plus célèbres : d'Alembert, Amyot, Bacon, Barthez (médecin), de Beaumont (l'archevêque), Bossuet, Buffon, Michel-Ange, Calvin, Casaubon, Cesavotti (le poète), Colot (chirurgien), Desaugiers (poète chansonnier), Dubois (Antoine, chirurgien), Elisabeth (princesse palatine), Fourier (physicien), Franklin, Garrick, George IV (roi d'Angleterre), Hallé (médecin), Harvey (médecin), Innocent XI, la Peyronnie (chirurgien), Lacomiguère (professeur de philosophie), Leibnitz, Linné, Mascagni (médecin), Mentelle (géographe), Mercuriali (médecin), Napoléon, Newton, Portal (médecin), Riolan (médecin), J.-J. Rousseau, Scarpa, Dupuytren (chirurgiens), Anne Delavigne (poète), Volney, Voltaire, etc., etc.

Le catarrhe chronique de la vessie.—Après les calculs de la vessie, cette affection est peut-être la plus commune parmi les hommes méditatifs. On sait qu'elle empoisonna, ainsi que la gravelle, une partie de l'existence de J. J. Rousseau. Nul doute qu'en maintenant dans l'économie de cet homme célèbre un état habituel d'irritabilité, une pareille maladie n'ait contribué à la misanthropie et aux boutades humoristiques du philosophe.

L'hypochondrie. — Cette misanthropie, dont je viens de parler, conduit souvent par une pente insensible à l'hypochondrie. Que le siège de l'affection dont il s'agit soit exclusif dans le cerveau ou dans l'abdomen, comme on n'en saurait douter, toujours est-il qu'elle se caractérise par une grande mobilité du système nerveux. C'est le trait distinctif de cette maladie.

La mélancolie. — Les causes de cette affection sont innombrables : ainsi je rappellerai seulement qu'elle se caractérise presque toujours par une idée fixe, qui ordinairement enivre l'âme et s'en empare totalement. Arétée (*lib. 1, de Causis et Sign. morb. diuturnorum*) dit en parlant de la mélancolie : *Est autem animi angor, in una cogitatione defixus, atque inherens absque febre*. Le principe sentant, plongé dans l'absorption de cette pensée dominante, la poursuivant jusqu'à son dernier terme, arrive inévitablement, ou à l'extraordinaire, à l'inconcevable, aux *æris somnia*, ou à la vérité pure, à la

découverte d'une loi fondamentale. Dans l'un et l'autre cas, deux choses arrivent, et toutes les deux tendent à la mélancolie. Cette force et cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité du talent, fatiguent et brisent les ressorts de l'économie; voilà pour le corps : de l'autre, l'âme s'élançant dans les hautes régions de l'intelligence, se séparant autant qu'il est en elle de la *chair et du sang*, pour franchir les bornes du possible, pour jouir de toute sa spiritualité, atteint promptement les limites de l'humanité, et retombe ensuite malgré elle dans la vie des intérêts matériels, souvent après avoir brisé le faible et fragile organe du bon sens. Cette excentricité intellectuelle s'accompagne inévitablement de mélancolie, et, par une conséquence presque immédiate, de plusieurs maladies plus ou moins graves, presque toujours chroniques; l'âge, le genre de travail, la position sociale, les événements extérieurs, déterminent ensuite le genre et la forme de ces maladies.

La monomanie. — L'éréthisme perpétuel du cerveau brise l'intelligence en l'enivrant. De là les illusions, les hallucinations, les fantômes, les images décevantes qui trompent sans cesse l'esprit de ces infortunés. Lorsque l'empire de leurs facultés leur est tout à fait retiré, ils n'ont plus que l'univers dont ils se sont fait une idée particulière; ils y vivent à leur manière, ils y sont quelquefois heureux. Mais ce cruel bonheur est refusé aux hommes instruits, méditatifs, atteints de cette maladie. Malgré ce prolongement indéfini d'une idée qui arrive quelquefois à la monomanie, il y a presque toujours chez eux un fond de raison, de souvenirs et de regrets qui fait leur supplice. Le délire existe, mais il est ordinairement incomplet; on a tout à la fois la conscience du désordre de son esprit et de l'impuissance à en rétablir l'harmonie. N'est-ce pas là arriver au terme de la douleur possible à l'homme? C'est ainsi que Pascal voyait toujours un abîme à côté de lui, que Le Tasse entendait des voix qui lui traduisaient ses propres pensées dans un cabanon de l'hôpital Sainte-Anne. Voici ce que ce grand homme écrit sur sa maladie, à son ami Cataneo : « Quand je suis éveillé, il me semble apercevoir des feux scintillants dans l'air; quelquefois mes yeux sont si enflammés que je crains de perdre la vue et que j'en vois sortir des étincelles. D'autres fois, j'entends des bruits épouvantables, des sifflements, des tintements, des sons de cloche, des frémissements comme d'horloges qui se détraquent ou frappent l'heure. En dormant, je m'imagine qu'un cheval se précipite sur moi et me renverse, ou que je suis couvert d'animaux immondes et repoussants. Toutes mes articulations sont douloureuses, ma tête s'appesantit; et au milieu de tant de douleurs et

de craintes, tantôt m'apparait l'image de la Vierge, belle et jeune, avec son fils entouré d'un cercle coloré de vapeurs; tantôt c'est un esprit follet qui me tourmente et me poursuit de mille manières. » Malheureux poète ! que d'ennui ! que de misères ! Oh ! qui voudrait de la gloire à ce prix ?

Nous ne pousserons pas plus loin ce rapide exposé des maladies, pour ainsi dire spéciales au tempérament et aux habitudes des penseurs. Mon intention a été seulement de noter les principales; car il est un grand nombre d'affections classées parmi les indispositions qui attaquent journellement ceux dont l'intelligence est sans repos. Tels sont la migraine, les douleurs et les pesanteurs de tête, les hémorroïdes, les paralysies partielles, les spasmes, les tremblements, et une foule d'affections nerveuses dont la multiplicité et la variété font de la vie une sorte de maladie perpétuelle qui n'a pour crise et pour fin que la mort. Il faut encore remarquer que, sans être malade, on éprouve que certaines parties sont habituellement sensibles et douloureuses. A celui-ci la poitrine; à cet autre les reins, etc. « L'empereur Napoléon ayant la tête fort délicate, n'aimait point les chapeaux neufs, et gardait longtemps les mêmes. » (*Mémoires de Constant*, tome 1^{er}, page 247.) Telle est l'origine du petit chapeau, si célèbre dans l'histoire de ce grand homme.

Indépendamment de ces affections morbides générales, il en est encore de particulières à telle ou telle classe de savants ou d'artistes. Les orateurs, les musiciens, les acteurs, les anatomistes, les chimistes, les médecins, etc., sont exposés à des maladies relatives à leurs occupations et aux organes qui fatiguent davantage dans l'exercice de leur profession. Toutefois, le plus grand nombre de ces affections peut se rapporter aux principes généraux exposés dans le commencement de cette dissertation. Au reste, je le redis encore : beaucoup d'hommes illustres éviteraient ces maux en épargnant leurs forces; mais il en est peu entre eux qui sachent mettre des bornes à leurs travaux, à leurs entreprises et à leur ambition de célébrité. Juste Lipse, comme tant d'autres, travailla jusqu'à l'entier épuisement de ses forces. On dit que, se sentant frappé de la maladie qui l'enleva, il s'écria : *Adlectum, ad lectum*. Cabanis (*Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*) nous apprend le mépris que cet homme célèbre faisait de la douleur physique, prétendant la secouer comme les peines morales. On sait qu'il mourut jeune encore, et que ses excès dans tous les genres furent le véritable poison qui le tua.

Il faut encore faire observer que plus les maladies sont fréquentes dans la constitution nerveuse, et plus cette constitution augmente d'intensité. C'est-à-dire que les forces *sensitives* acquièrent en acti-

vité ce que perdent les forces *motrices*. Il est certain, à moins qu'on ne soit jeune et plein de vigueur, il est certain, dis-je, qu'après une maladie grave et longue, la sensibilité devient plus vive, le corps plus impressionnable, la force de résistance vitale a baissé. C'est ce qui arrive aux individus même le plus fortement constitués. En général, il est reconnu que les maladies laissent presque toujours après elles une prédominance remarquable du système sensitif sur les forces motrices, et qu'elles l'augmentent de beaucoup quand elle existe déjà. Personne assurément ne reçut de la nature un corps plus vigoureux que ce même Mirabeau, dont je parlais tout à l'heure; eh bien! par l'effet des maladies, ses forces musculaires s'étaient pour ainsi dire anéanties. L'homme le plus robuste était devenu susceptible d'être remué par les plus faibles impressions. Ses muscles restaient toujours ceux d'un Hercule pour le volume, ses nerfs étaient presque ceux d'une femme délicate. Parvenu à ce point d'irritabilité et de faiblesse tout à la fois, il est aisé de présumer ce que deviennent la santé, l'existence et le bonheur. Un éréthisme nerveux et une prostration de forces se succèdent et s'alternent presque sans cesse, aucune fonction ne s'exécute régulièrement, quoique sans trouble notable; souvent même une espèce d'ardeur intérieure, de *fébricule*, excite, détruit et mine l'économie. On fait effort pour ranimer la puissance vitale, mais le progrès d'épuisement est tel, les organes sont si fatigués, la trame de la vie si usée, que l'existence devient un travail de chaque jour, de chaque instant. Et pourtant, il faut veiller armé, redoubler de précautions, sans quoi une vieillesse prématurée, ou d'affreuses maladies couvriront bientôt de cyprès cet autel de la gloire, infidèle abri contre les atteintes de la douleur.

DE LA MARCHÉ DES MALADIES CHEZ LES PERSONNES DOUÉES DE LA CONSTITUTION PARTICULIÈRE AUX GENS DE LETTRES, AUX ARTISTES, ETC.

Judicium difficile, experientia fallax. — HERR.

Il est, en médecine, un principe de pathologie reconnu vrai dans tous les temps : c'est que si chaque maladie a ses symptômes particuliers, la marche de cette maladie est puissamment modifiée par la constitution individuelle; et cette modification est telle, que deux maladies placées dans le même cadre n'ont réellement qu'une identité très-générale. La vie diffère dans chaque homme, qu'il soit souffrant ou qu'il jouisse de la plus belle santé.

Cette donnée admise, on doit s'attendre que le cours des maladies, chez les penseurs éminemment nerveux, présentera des circonstances particulières importantes à connaître pour en diriger méthodiquement le traitement. Je réduis ces circonstances à trois principales :

1° *Les accidents nerveux.*— On voit ici toute l'influence de la constitution dont il s'agit. En effet, le délire, les hallucinations, les spasmes, les agitations tétaniques, les *raptus* de sang au cerveau, sont alors très-fréquents. Ce dernier accident est surtout habituellement observé dans les maladies aiguës des hommes livrés aux travaux de la pensée. Chez eux, la tête se *prend*, selon leur expression, avec une étonnante facilité; il est aisé d'en trouver la raison. Cependant remarquons qu'il est d'une haute importance de bien distinguer si le délire, quand il a lieu, est sympathique, ou s'il est le produit de l'inflammation des méninges. On conçoit que cette différence est essentielle pour le traitement à établir; mais il faut avouer que la distinction dont nous parlons n'est pas toujours facile à faire. Chez les individus où il y a prédominance nerveuse, comme les femmes, les enfants, le délire sympathique ou par agitation nerveuse générale se manifeste souvent, il y a *éréthisme cérébral*; mais ici nous avons de plus les longs travaux, les excitations soutenues auxquelles le cerveau a été soumis, ce qui le dispose singulièrement aux congestions et aux inflammations. Au reste, les signes commémoratifs, l'idiosyncrasie du malade, indépendamment des symptômes particuliers de la maladie, mettront le praticien attentif sur la voie. Il faut aussi remarquer que chez les gens de lettres, les artistes et toutes les personnes dont le cerveau est continuellement en action, les chocs, les coups à la tête sont essentiellement dangereux; les plus funestes résultats en sont parfois la suite.

2° *L'irrégularité des symptômes.*— On le sait depuis longtemps, la force vitale est le plus grand trouble-calcul qui existe: jamais on ne soumettra cette puissance à la rigueur géométrique. C'est bien autre chose quand la sensibilité est extrême et l'action musculaire diminuée! L'impetus vital est alors complètement irrégulier, et rien ne trahit mieux l'épuisement du principe de la vie. C'est qu'on voit dans les maladies aiguës des hommes qui, par de longs travaux de l'esprit, ont fatigué l'appareil nerveux. Si le rythme vital est mobile, inégal, chez l'homme de lettres ou l'artiste jouissant de la santé, qu'on juge de ce qu'il doit être quand une affection pathologique grave ébranle et bouleverse l'économie. Rarement voit-on chez eux une maladie naître, se développer, parcourir ses périodes avec une constante régularité; presque toujours les symp-

tômes sont tumultueux, les accidents bizarres, les crises intempestives, l'événement incertain. C'est alors que l'on reconnaît toute la vérité de l'axiome d'Hippocrate : *Acutorum morborum, non omnino tutae sunt praedictiones, neque mortis, neque sanitatis*. Remarquons bien, en effet, qu'il ne faut pas toujours porter un pronostic fâcheux, malgré la discordance et l'apparente gravité des symptômes. Tout cet appareil effrayant se dissipe quelquefois sans lésion notable. Ne mesurez donc pas toujours la force accélérative des mouvements vitaux sur l'activité nerveuse ; c'est une observation faite journellement par les praticiens. Mais si le mal est opiniâtre, si la nature est *tenax propositi*, comme dit Stahl, il faut craindre alors que les forces vitales, depuis longtemps fatiguées, ne puissent résister à l'attaque.

3° *La rapidité des sympathies*.— Le docteur Clarke, célèbre botaniste, ayant porté une fleur sous son nez et respiré avec force pour en recueillir le parfum, un insecte s'introduisit dans une narine et y causa très-promptement une inflammation qui devint mortelle. Murillo étant à Cadix, pour peindre, dans une chapelle, les fiançailles de Sainte-Catherine, se blessa à l'angle d'un échafaudage. Cette blessure, peu considérable, le fit beaucoup souffrir, et amena lentement sa mort, qui arriva le 3 avril 1682. Il est évident que, dans ces trois cas, il y avait une prédisposition toute particulière. C'est qu'en effet, chez les hommes très-irritables, la *diffusion progressive* du travail local morbide est très-rapide, parce qu'elle dépend presque toujours du système nerveux. Ainsi, la condition pathologique par excellence existe ici au degré le plus marqué : de là ces accidents, ces symptômes qui affectent en peu de temps presque toute l'économie, ces perturbations générales, par une impression douloureuse portée sur l'un des rameaux les plus déliés du système nerveux. Les stimulations sympathiques ont, dans cette constitution, un degré d'énergie qu'elles n'acquièrent dans aucune autre ; le *consensus* organique semble plus actif, ce qui fait que la chaîne pathogénésique des causes de la maladie aux symptômes paraît souvent rompue. On ne conçoit pas qu'une cause, parfois assez légère, puisse déterminer une maladie souvent mortelle. Cela est vrai ; mais il faut réfléchir que l'édifice était miné depuis longtemps. Fréron mourut frappé de la goutte en apprenant la suppression de son journal. Pitt mourut aussi de la même maladie quand il sut les éclatantes victoires de Napoléon.

D'après ces considérations, il est évident que la marche des maladies, chez les hommes qui font abus des travaux de l'intelligence, étant presque toujours irrégulière, est par cela même redoutable et insidieuse. A moins que l'individu ordinairement névropatique

n'éprouve de ces affections nerveuses journalières auxquelles la plupart des penseurs sont exposés, il faut être en garde sur les accidents qui peuvent se développer. La force, la promptitude de la réaction curative ne peuvent être estimées que d'une manière très-approximative; on ne peut quelquefois distinguer la lésion première, essentielle, à travers le tumulte des symptômes produits par un système nerveux continuellement prédominant et agité: comment alors prononcer sur l'issue probable de la maladie? La seule règle assez positive qui puisse guider dans ce cas, c'est qu'en général l'économie étant épuisée par de longs travaux, cette énévation doit être comptée pour beaucoup dans la probabilité des chances de la maladie. Van Orbeeck, peintre hollandais, tomba gravement malade par suite de ses excès dans tous les genres. Les médecins fondaient quelques espérances sur son âge; mais il leur dit: *Messieurs, n'ayez aucun égard à mes quarante-six ans; il faut compter double, car j'ai vécu jour et nuit.* Il mourut en effet de cette maladie, en 1706.

C'est surtout dans la convalescence qu'on remarque combien sont grands la prostration et l'épuisement des forces. La violence de la maladie, la diète prolongée, le défaut de sommeil, ont ensuite beaucoup ajouté à la faiblesse, radicalement épuisé l'énergie de la puissance vitale. Dès lors, comment ranimer ce corps languissant; comment soutenir, aviver ce principe de vie près de s'éteindre, fortifier des organes sans ressort, étayer un édifice ruiné de tous côtés? Ce n'est qu'à force d'art, de soins et de temps, qu'on obtient quelques succès. Il convient aussi de signaler un préjugé qu'on remarque chez certains penseurs: c'est qu'à peine échappés à une maladie grave, ils s'imaginent que leur santé est désormais inébranlable; voilà leur corps purifié, refait à neuf, ils aiment à s'enchanter eux-mêmes de cette espérance. Préjugé dangereux, en ce qu'il fait perdre de vue cet excellent précepte d'hygiène, que toute maladie survenue à un certain âge porte une atteinte à l'organisme, dont il faut soigneusement observer les effets.

C'est en vertu de ce principe qu'il faut prolonger les soins de la convalescence jusqu'à ce que l'équilibre des forces soit complètement rétabli, notamment de celles de l'estomac. Mais ici nouvel obstacle. Comment s'occuper sans cesse d'une santé odieusement tyrannique et chancelante? Aussi se hâte-t-on de reprendre ses travaux de méditation. Les organes sont encore souffrants, mais l'esprit est lucide: que faut-il de plus pour s'exposer aux tempêtes de la vie publique, ou pour se renfermer jour et nuit dans le cabinet ou l'atelier, élaborer son œuvre un instant délaissée, œuvre de vie à laquelle l'immortalité est promise? Après une grave

maladie, un grand poète écrit : « J'étais le 15 absolument hors de danger, et je faisais des vers le 16. » Voilà ce que les médecins observent tous les jours. Or, il faut remarquer comme une fatalité, que la poésie, cette grande fatigue de l'âme, de l'esprit, du cœur et du corps, est précisément le genre de travail qui offre le plus d'entraînement et d'attrait. D'ailleurs, quand l'activité intellectuelle se porte sur les affaires publiques, croit-on que la santé s'en trouve moins compromise? Qu'on se désabuse à cet égard. Je l'ai déjà dit: il y a bien du danger pour les gens de lettres à respirer la brûlante atmosphère des passions politiques. Si les profondes et opiniâtres études du cabinet deviennent une source de maladies, il y a aussi des adoucissements. Mais les idées politiques qui fermentent sans cesse au fond du cœur, le zèle ardent des partis, les intrigues à conduire, les soins qu'il faut se donner, les calomnies à dévorer, etc., est-il rien de plus capable de tourner le sang, de l'enflammer, d'ébranler chaque fibre de l'économie! Beaucoup d'exemples je pourrais citer ici des funestes effets de pareilles agitations; mais, pour ne pas rendre plus longue cette dissertation, je les passerai sous silence.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE TRAITEMENT.

Qui bene judicat, bene curat.
BAGLIVI, *Med.*, lib. I.

Toute maladie doit être traitée par un médecin; lui seul est juge dans ce cas, parce que lui seul peut apprécier la nature du tempérament, les symptômes par lesquels le système nerveux révèle sa souffrance, le principe, les causes, l'intensité et les phases diverses de la maladie; reconnaître cet à-propos fugitif, ce moment opportun qui décide le succès, mais qu'on ne peut saisir qu'à l'aide de l'expérience et du tact médical le plus exercé. Quiconque n'a pas ces données ne sera jamais qu'un charlatan téméraire. Cependant il est des préceptes dont la généralité s'applique aux affections pathologiques d'une certaine classe d'hommes; et c'est précisément ce dont il s'agit ici. Oui, il y a un art de traiter les maladies d'un homme de génie, d'adoucir ses souffrances; mais cet art s'apprend comme tous les autres.

Une observation fondamentale est de ne jamais perdre de vue cette suractivité du système nerveux, particulière aux penseurs;

cette irritabilité du physique et du moral, qui souvent déconcerte les plans thérapeutiques les mieux combinés. La conséquence la plus immédiate de ce principe est qu'il faut procéder, autant que possible, par la méthode sédative, aider avec prudence le pouvoir autonome de la nature. Les stimulants produisent sur leur économie une action extraordinaire, même chez les plus calmes en apparence. Goëthe était d'une constitution vigoureuse, et cependant les médicaments agissaient sur lui à très-faible dose; une petite cuillerée à bouche de teinture de rhubarbe le purgeait assez fortement, ainsi que deux gros de sulfate de soude. Par elle-même, cette susceptibilité nerveuse est un des plus grands obstacles à surmonter pour ramener les fonctions à leur type normal; que sera-ce donc si le praticien tend à l'augmenter par des moyens excitants et peu rationnels? D'ailleurs, cette irritabilité, tantôt concentrée et spasmodique, tantôt patente et expansive, se manifeste à chaque instant.

La tendance constitutionnelle aux agitations nerveuses jette toujours le praticien dans une cruelle perplexité sur le choix et l'emploi des moyens de guérison; souvent même, en raison du défaut d'énergie motrice, il y a tout à la fois dans le malade faiblesse et exaltation. Que fera-t-on? Si on a recours aux débilissants, les forces tombent avec une effrayante rapidité; emploie-t-on les toniques, l'irritation organique s'allume et se propage. L'état même de l'estomac, comme on l'a remarqué, offre souvent cette fâcheuse disposition de faiblesse irritative, double point de vue thérapeutique et qui la complique. Pour naviguer avec sûreté entre ces écueils, trouver la mesure exacte et proportionnelle, le seul moyen peut-être est de bien connaître et l'individu malade et l'individualité morbide, le sujet et la maladie.

On peut cependant établir en principe que la meilleure condition du traitement semble la suspension totale de l'exercice de la pensée pendant un temps donné, comme on soustrait, pendant un certain intervalle, un œil irrité à l'action de la lumière. Mais cette condition n'est point entièrement au pouvoir du médecin, il faut seulement en approcher le plus possible: c'est le sédatif le plus sûr que je connaisse. Ajoutons que tout stimulant énergique, tout *impetum faciens*, ne doit être employé chez les malades doués de la constitution dont il s'agit qu'avec une extrême réserve, sans néanmoins perdre de vue l'état des forces en général et des organes en particulier. Au reste, les méthodes curatives les plus convenables dans cette circonstance se tirent presque toutes de l'hygiène. Combien d'hommes éclairés puisent avec avantage, dans cette source salubre, les moyens de rétablir et de conserver leur santé!

Parise dit : « J'atteste qu'il m'est souvent arrivé de guérir des savants, des gens de lettres, des hommes condamnés à de longs et pénibles travaux de cabinet, par un régime approprié à leur tempérament et continué avec persévérance. A l'imitation de Linnée, j'ai guéri des migraines opiniâtres par l'usage de l'eau fraîche prise à jeun, moyen secondé par un exercice régulier. J'ai combattu avec succès des délabrements d'estomac et de poitrine par le lait donné sous toutes les formes; des affections bilieuses et l'ictère, si communs chez les hommes de cabinet, par l'usage très-abondant des fruits, notamment des raisins, par celui du vin blanc largement coupé d'eau et bu à profusion, quelquefois même par l'emploi soutenu des huîtres. » La diète *ostrée* produit, dans certaines gastralgies, des effets plus avantageux qu'on ne le croit ordinairement.

Il est pourtant des cas, on doit l'avouer, où la médecine est forcée d'agir avec des moyens plus actifs et plus prompts, quoique toujours simples; tels sont la saignée, l'opium, le quinquina, les bains, les eaux thermales, les lavements, les purgatifs légers, etc. C'est bien peu de médicaments, dira-t-on; eh bien! en voici d'autres d'une efficacité non moins démontrée: la sagacité, le coup d'œil perçant et juste, le jugement d'instinct, la prudence et la patience du médecin, sa connaissance intime du malade et de la maladie; d'un autre côté, la résignation, la confiance, l'exercice, le travail modéré, un air pur, la ferme volonté de guérir. J'ajouterai ici quelques remarques sur plusieurs des médicaments dont je viens de parler.

La *saignée* ne doit être employée qu'avec circonspection chez les sujets faibles et nerveux. Il ne faut surtout la réitérer que quand l'indication est formelle et positive; l'oubli de ce précepte amène souvent de fâcheux résultats. Un des plus immédiats, un des plus difficiles à réparer, est l'innervation, l'abattement, la chute profonde et rapide des forces. La prostration est telle quelquefois que rien ne peut redonner ensuite à la force vitale sa primitive énergie. En voici quelques exemples notables:

Raphaël périt ainsi à la fleur de son âge. Après quelques excès, dit-on, avec la Fornarina, il tomba malade, fut largement saigné, et ne tarda pas à succomber.

Gui-Patin nous apprend que le philosophe Gassendi s'affaiblit, après deux saignées, au point que rien ne put le rétablir.

Gessner fut six mois languissant pour avoir été saigné inconsidérément.

Après une très-forte saignée, pour une colique inflammatoire, les forces de Mirabeau baissèrent subitement et ne se relevèrent

plus. Selon sa vive expression, cette époque fut pour lui le passage de l'été à l'automne de sa vie.

Byron, arrivé en Grèce, éprouva de violents *raptus* de sang à la tête. Des sangsues lui furent appliquées aux tempes ; mais une piqûre ayant atteint l'artère, on eut beaucoup de peine à arrêter le sang, qui coulait avec une telle abondance que le malade s'évanouit. Depuis cette époque, ce grand poète resta faible et languissant.

Ces effets n'étonnent pas celui qui sait que la vie a ses racines dans le sang ; que soustraire à contre-temps une portion de ce fluide, c'est diminuer d'autant la force vitale (1). D'ailleurs, l'observation clinique a démontré que le sang est pour ainsi dire le modérateur des nerfs ; qu'il soutient l'énergie musculaire, vrai principe de résistance et de réaction dans l'économie. En effet, plus les émissions sanguines sont répétées chez un individu d'une grande sensibilité, plus la mobilité, l'excitabilité nerveuse augmentent, tandis que les forces motrices baissent dans les mêmes proportions : autrement dit, on tombe dans l'excès de la constitution dont nous étudions les effets physiques et moraux. Walter-Scott raconte que, dans sa jeunesse, il se rompit un vaisseau de la poitrine, et fut soumis au régime des saignées de toute espèce et d'une diète très-complète sous tous les rapports. « Tant que je le suivis, dit-il, je restai affecté d'une sensibilité nerveuse que j'ignorais auparavant et que je n'ai plus connue depuis. Je tressaillais à la moindre alarme, il y avait en moi un manque de décision qui ne fut jamais mon défaut, la moindre contrariété m'était insupportable, je vivais dans des peurs incessantes : était-ce plutôt l'effet de la maladie que du régime ? je ne saurais le dire. » C'était l'effet de l'un et de l'autre. On ne doit pas oublier que les animaux qui meurent d'hémorragie éprouvent des convulsions au moment de la mort. Toutefois, n'outrons pas le précepte que nous avons donné : il y a des cas où la saignée est tellement indispensable, même chez les sujets les plus nerveux, que s'en abstenir c'est hâter la perte du malade.

L'*opium* réclame aussi une grande circonspection dans son emploi. C'est le médicament séducteur des individus nerveux ; mais l'abus est bien près de l'usage. Voltaire mourut pour avoir pris une dose un peu trop forte de laudanum ; ce qui justifie ce vers heureux d'un médecin parlant de ce médicament :

Du repos à la mort, une goutte sépare.

Gardons-nous surtout d'y recourir sans ménagement ; une douleur

(1) In sanguine focus est vitæ... est enim sanguis vivificum nectar, quo parlium omnium fugax, vivacitas, recreatur, atque reficitur ad vitæ et animalitatis conservationem et diuturnitatem. (DRETTUS.)

vive, répétée, inexorable, est le seul cas peut-être où il soit permis de l'employer, mais non jamais dans les insomnies opiniâtres qui fatiguent certains penseurs. Car souvenons-nous que le calme produit par l'opium est factice, jamais doux, jamais complet, jamais réparateur. Ajoutons que nous serons dans la nécessité d'augmenter progressivement les doses; alors où s'arrêter? Il y a dans cette conduite des chances de maux inouïs pour quelques adoucissements passagers. Tâchons donc de ne pas faire d'un médicament salubre une *substance* pernicieuse, une drogue achérontique.

Les *bains frais* à divers degrés, le quinquina, comme tonique fixe, seul ou donné avec le lait, selon l'état de l'estomac; l'*oxyde de zinc*, le *musc*, l'*assa foetida*, sont les calmants et les antispasmodiques dont l'efficacité est le plus incontestable. Ils ont toujours paru supérieurs à l'éther et aux autres stimulants diffusibles, mais surtout au *camphre*, à la *valériane*, au *succin*, etc.

Le précepte le plus essentiel dans l'emploi de ces médicaments, c'est de bien saisir les indications, de remonter à la cause du mal, véritable *abstractum* de la modification morbide, en un mot, de connaître les impulsions organiques spontanées du malade, d'estimer l'état de ses forces, de comparer sa capacité de vivre et de résister avec la violence de la maladie, de prévoir surtout les effets de ces secousses nerveuses qui brisent le corps, troublent la raison et abrègent si fatalement la vie. L'oracle de Cos nous en avertit : *Considerare morbos oportet qualiter, ex quibus, quas formas habeant, in quo loco versisunt, quo tempore coeperunt, adfuerunt, cessarunt, etc.* (Epidem., lib. VI.) Ce précepte de haute philosophie médicale est surtout applicable dans les commencements d'une maladie : tout dépend souvent du point de départ. Cela est vrai pour la plupart des hommes, bien plus encore quand il y a intempérie nerveuse, contention habituelle de l'esprit. Tels savant, tel artiste, tel administrateur, etc., languit des années entières pour une maladie qu'on eût facilement arrêtée dès son origine. Malheureusement beaucoup d'hommes instruits prennent pour maxime le fameux synonyme : *Pharmacum venenum*. D'autres ont des préjugés bien plus bizarres encore. Au rapport de Porphyre, on avait conseillé à Plotin l'usage des lavements pour le guérir de vives douleurs de coliques qui le tourmentaient souvent; il s'y refusa constamment, ne croyant pas qu'il fût de la bienséance ni de la gravité d'un vieux philosophe d'employer un tel remède.

Il est pourtant des littérateurs, des érudits qui, loin d'afficher ce septicisme ou un dégoût marqué pour les médicaments, donnent dans un excès contraire. Ayant la prétention de rétablir eux-mêmes leur santé, tout médecin leur paraît inutile et dangereux. Mais ce

dédain leur coûte quelquefois la vie, et souvent une augmentation de maux. On a beau faire, il faut dans l'exercice de la médecine un tact d'expérience qu'on n'acquiert jamais que par une étude approfondie de cet art sublime. Paul Jove nous apprend que le savant cardinal Aléandre mina sa santé, précisément par le soin extrême qu'il en prenait et les remèdes étranges dont il fit usage (1). Machiavel mourut de coliques produites par l'abus de pilules purgatives qu'il s'administra lui-même (22 janvier 1527). Leibnitz périt de la même manière. Le poète comique Regnard, ayant une indigestion, se fit apporter le même purgatif qu'un paysan administrait aux chevaux. Deux heures après, il éprouva les douleurs les plus aiguës, et mourut dans les bras de ses domestiques (5 septembre 1710). Fox s'était fait pour lui-même une sorte de théorie médicale, et ses mémoires de drogues montaient annuellement à des sommes considérables.

C'est bien pis encore s'il y a tendance à l'hypochondrie. Le malade tombe alors dans la plus étrange médicomanie, quelque éclairé qu'il soit d'ailleurs. La lecture des livres de médecine devient son occupation favorite, et, comme il arrive toujours, rien de plus fatal à la santé que cette lecture. Dans ce cas, la maladie tire son origine des travers de l'esprit; or, c'est là qu'il faut l'attaquer et la poursuivre.

En général, la thérapeutique morale est pour les gens de lettres, pour les artistes et beaucoup de savants, en un mot, pour tout homme qui pense et médite, celle qui convient par excellence. Chez eux, tout part souvent de l'imagination, tout émane de ce foyer de conflagration. Dirigez bien le conducteur, et vous obtiendrez de merveilleux effets. *Dolores fiunt in sensu et in intellectu* : rien de plus profondément vrai que cet axiome. Toutefois, le précepte est aisé à énoncer, mais l'application en est souvent bien difficile. Car remarquez que le médecin a toujours affaire à des hommes d'esprit, maniant avec art le raisonnement, souvent le sophisme, et par cela même difficiles à convaincre, une fois que leurs opinions sont arrêtées. Il n'appartient qu'à très-peu de personnes de donner une direction quelconque aux facultés morales et intellectuelles, aux affections et aux passions. Modifier le jugement, plier la volonté, changer le cours habituel des idées, est peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde. Or, qu'on imagine ce qu'il faut vaincre d'obstacles quand il s'agit de malades, et de malades instruits, spirituels, raisonneurs subtils, qui souvent préfèrent dire ce qu'ils

(1) *Nimia tuendo valetudinis sollicitudine, intempestivis medicamentis, sibi herede insanus et infelix medicus, viscera corripuisse.* (Elogio., cap. XCVIII.)

pensent, plutôt que ce qu'ils sentent de leurs maux. Les inspirations de l'instinct médical le plus exercé, joint au talent de persuader, sont ici d'une indispensable nécessité.

Une autre difficulté consiste à faire suspendre volontairement les travaux du cabinet ou de l'atelier. De tous les hochets dont s'amuse l'humanité, le moins puéril est certainement la gloire, mais elle domine trop exclusivement l'imagination. Michel-Ange, aveugle sur la fin de sa vie, se faisait conduire auprès de la statue de Moïse, et suppléait par le toucher au sens dont il était privé. Ménage voulait absolument mourir « la plume à la main, » et beaucoup ont ce courage meurtrier. Rien ne les arrête : en dépit des médecins et de leurs ordonnances, comme ils disent, ils pensent, ils méditent, ils écrivent, ils travaillent sans relâche. Enfin, il est un dernier obstacle, que le médecin rencontre à tout instant : c'est la diversité des esprits même les plus cultivés. Le fond de prédominance, de susceptibilité nerveuse, est toujours le même, je l'ai déjà dit, mais ses formes varient infiniment. Ce sont pourtant ces dernières qu'il convient d'apprécier avec justesse, pour saisir le moral du malade et le diriger médicalement. Ces formes constituent ce qu'on appelle la *gamme* de *sensibilité* de chacun d'eux. Eh bien ! renoncez à tout espoir de succès, si cette gamme vous est étrangère, si vous ne savez la reconnaître, ni l'étudier, ni la toucher. Par exemple, il est de ces hommes sur lesquels la douleur morale, l'amour-propre blessé agissent avec une funeste promptitude ; on aperçoit aussitôt la griffe du vautour : il en est d'autres d'un tempérament faible, que la souffrance épuise et dévore lentement, etc. Ces variétés de sensibilité dont nous parlons, échappent à un observateur superficiel ; il oublie que ces nuances ont une étonnante influence sur les hommes doués d'une imagination vive. Mais le médecin prudent et sage ne les perd jamais de vue. En général, cette sensibilité, cette imagination se concentrent presque toujours chez les penseurs, sur leurs succès présents et à venir, sur la célébrité de leur nom et de leurs travaux. Tout homme de lettres, tout artiste, tout homme d'Etat, est continuellement inquiet sur le sort de ses ouvrages ou de ses entreprises. Les attirantes et perfides douceurs de la renommée, ou de ce bruit qui ressemble à la gloire, le préoccupent sans cesse : il y a bien peu d'exceptions. Voilà une donnée que le médecin doit regarder comme importante pour en tirer parti ; c'est une anse à saisir dans les occasions importantes où il s'agit de sauver la vie du malade. Souvent une marque d'intérêt pour ce qu'ils ont fait ou écrit, un éloge placé à propos, les console, les ranime et leur donne une vigueur, une énergie vitale, éminemment favorables à la santé. On raconte qu'un poète très-entêté de son talent passait

les nuits à versifier, mais il trouvait peu de gens qui voulussent l'écouter. Son amour-propre blessé le fit tomber dans la mélancolie, et la mélancolie le rendit bientôt malade. Il consulta un médecin qui connaissait sa faiblesse aussi bien que son tempérament. Après que le malade lui eut fait un long narré de ses maux : « N'avez-vous pas, lui dit le médecin, composé depuis peu de temps des vers que vous n'avez encore récités à personne? — Cela est vrai, répondit le poète. — Eh bien ! dit le docteur, faites-m'en la lecture. » Le nourrisson des muses débita aussitôt avec emphase sa pièce de vers. Le médecin, qui s'aperçut du plaisir qu'il y prenait, le combla d'éloges et l'engagea à la lui répéter. Comme le malade y mettait encore plus d'action et de feu : « Je veux l'entendre une troisième fois, » dit le docteur, comme émerveillé. Lorsque son malade l'eut de nouveau déclamée : « Allez, lui dit-il, vous voilà purgé dans toutes les règles, et vous devez être maintenant bien soulagé, » ce qui était en effet.

C'est ainsi qu'un médecin doué d'une sage et profonde raison trouve des moyens de guérison inattendus ; qu'il sait deviner en quelque sorte le malaise de l'amour-propre refoulé au fond du cœur, sonder la plaie secrète, découvrir le trait qui a percé ces âmes fières et délicates. Il doit saisir en quelque sorte l'esprit dans son agitation, ou pour le calmer, ou pour lui imprimer des mouvements salutaires. Distraire, engourdir la sensibilité, éteindre les souvenirs, ranimer l'espérance, calculer la force réactive des sentiments sur les organes, affaiblir avec art les angoisses morales, etc., etc., etc., tel est, en abrégé, le plan de thérapeutique morale qu'on doit adopter. Pareils soins sont bien au-dessus des soins physiques, des attentions matérielles. Mais cette science n'est pas vulgaire, elle exige une hauteur de vues et de qualités bien supérieures à celles de ces personnes de notre art qui pensent que la médecine se fait uniquement avec des drogues.

Mais si la maladie est chronique, usant lentement les ressorts de la vie, que le médecin redouble alors de soins délicats et bien ménagés. Le penseur épuisé a besoin d'excessifs ménagements ; tout l'agite, tout l'ébranle, tout imprime à ses faibles organes des secousses toujours préjudiciables. Chaque jour, chaque instant amène sa dose de douleur que vous devez adoucir.

FIN.

ΑΠΛΟΡΕΣΜΕΣ Δ'ΗΤΕΡΟΓΕΝΑΤΕ.

SECTION PREMIÈRE. — APH. I.

La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. Il faut non-seulement que le médecin fasse ce qui convient, mais encore que le malade, ceux qui l'approchent, et tout ce qui l'environne, concourent au même but.

SECT. VII. — APH. 58.

Les fortes commotions du cerveau, quelle qu'en soit la cause, ôtent sur-le-champ l'usage de la voix.

SECT. II. — APH. 5.

Quiconque a une partie douloureuse, et ne sent presque point la douleur, a le cerveau affecté.

SECT. II. — APH. 4.

Ni la satiété, ni la faim, ni rien de ce qui excède les bornes de la nature, n'est avantageux.

SECT. II. — APH. 3.

Le sommeil et la veille excessifs sont l'un et l'autre de mauvais augure.

SECT. II. — APH. 42.

La guérison d'une forte apoplexie est impossible; celle d'une apoplexie légère est difficile.

CONCLUSIONS.

Je termine ici mon travail. Connaître physiologiquement les hommes de génie, ces souverains intellectuels de notre monde ; étudier leurs maladies, indiquer les moyens de guérir, ou du moins de prévenir ces maladies, tel a été mon but, et loin de moi l'idée de croire que j'aie parcouru toute l'étendue de ce vaste et beau sujet.

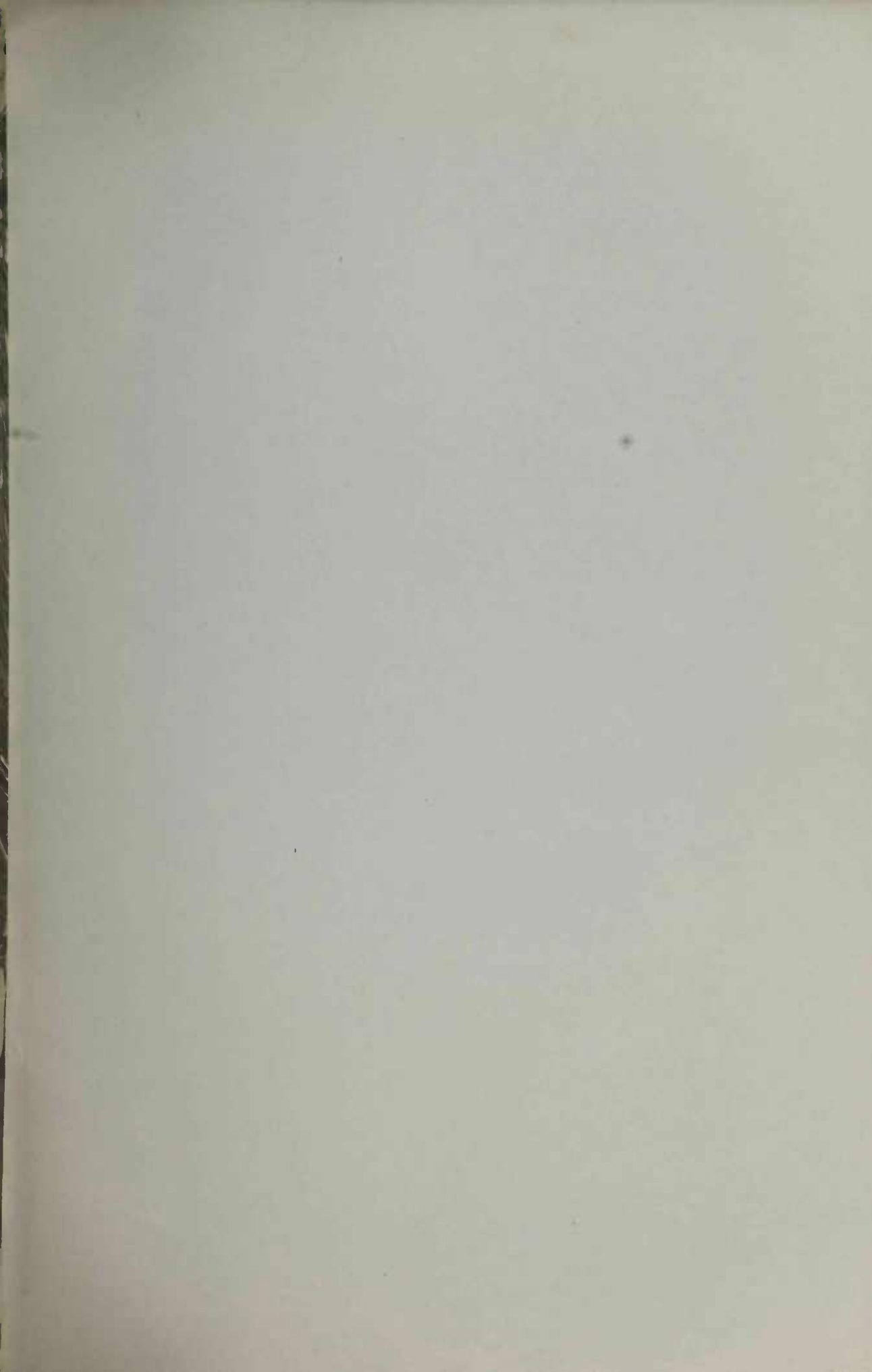
Maintenant, lecteurs, couvrez de votre indulgence les imperfections de cette thèse. Je n'ai négligé ni efforts ni zèle pour vaincre les difficultés de l'entreprise. Ces difficultés sont inséparables de tout ce qui tient à la *science de la vie* ; cette science sublime, on le sait, reposant presque entièrement sur une *inconnue*, est à peine ébauchée.

Malgré les travaux accumulés des siècles précédents, malgré ceux de notre âge, nous trouvons toujours l'incertitude dans nos théories, toujours le doute au bout de nos expériences; la cause du plus petit phénomène vital paraît encore un impénétrable mystère.

Dans l'économie comme dans l'univers, ce qui est l'éternel désespoir et l'éternel attrait du philosophe se dérobe sans cesse à nos regards; nous cherchons encore, nous chercherons toujours.







BRASILIANA DIGITAL

ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que participam do projeto BRASILIANA USP. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital - com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Brasiliiana Digital são todos de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Brasiliiana Digital e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se um obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Brasiliiana Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (brasiliiana@usp.br).